

Discours de réception du prix de thèse Okamatsu

Je voudrais commencer par exprimer d'explicites remerciements envers le jury de ce prix de thèse. On m'a en effet laissé sous-entendre il y a quelques temps, et ce par un très gentil message, que le choix du jury s'était porté sur ma personne, mais que cela serait annoncé plus tard. Heureux d'être mis dans le secret des dieux de la Plaine Céleste, j'ai hoché la tête de reconnaissance et fait un clin d'œil de connivence dans la direction où je présumais que se trouvait mon interlocuteur. Mon geste participait, assez élégamment à mon avis, de cette culture japonaise du non-dit, qu'adoptent par osmose les japonologues.

En réalité, il fallait évidemment répondre quelque chose, ce que j'ai fait, et je crois pouvoir en tirer un enseignement sur la nature du dit et du non-dit : il faut répondre à ses emails. Dans le cas contraire le *kotodama*, l'âme du langage, ne s'actualise pas et l'on n'y comprend plus rien.

Je me permets ainsi, dans une sorte de rituel de magie que j'espère sympathique, de faire mon *kotoage* et de vous dire merci de tout cœur.

Mes remerciements vont également à mes professeurs de l'INALCO, qui ont su guider mes premiers pas dans le champ de la littérature classique et de la linguistique historique et je voudrais notamment remercier ici Mme Terada Sumie, M. Michel Vieillard-Baron et M. Anton Antonov.

J'ai donc consacré mon travail de thèse à des œuvres de littérature classique de l'époque de Nara, au VIII^e siècle de notre ère. Il s'agissait d'œuvres poétiques, l'une en japonais ancien, le *Man'yô-shû* (« Recueil des Myriades de Feuilles »), l'autre en chinois classique, le *Kaifû-sô* (« Recueil du souvenir de l'ancienne manière »). J'ai essayé de montrer que ces choix de langues d'écriture étaient le reflet d'un ordre langagier plus vaste à l'intérieur du Japon de Nara et que ces choix représentaient eux-mêmes une prise de position au sein de cet ordre. J'ai tenté d'utiliser pour cela des concepts issus de la littérature moderne et de la sociolinguistique, notamment dans ce versant récent développé qui s'intéresse aux langues anciennes comme le latin, le sanscrit ou le grec.

J'en suis arrivé à utiliser cette approche à l'issue de ce qu'il conviendrait d'appeler un constat d'échec. La littérature secondaire sur les textes que j'entendais traiter et surtout sur le premier, le *Man'yô-shû*, suffirait à remplir une petite bibliothèque et il est impensable de pouvoir maîtriser intégralement les enjeux de ce corpus. Les études sur le *Man'yô-shû* sont un des piliers de la réflexion philologique, linguistique et philosophiques de la tradition japonaise et il y a simplement trop à faire, même s'il est indispensable de s'imprégner de cette tradition disciplinaire, en raison de son importance même. J'ai pensé à de nombreuses reprises au cours de mes travaux à l'effroi qu'avaient dû ressentir les premiers anglicistes japonais devant rendre compte à leurs compatriotes de la topographie du monument appelé « Shakespeare ». Comme eux, je devais produire un œuvre relativement brève sur une œuvre monumentale dans tous les sens du terme. Je me faisais un peu l'impression d'être celui qui s'acharne à fabriquer des modèles réduits de cathédrale en allumettes dans une comédie française célèbre.

Il était difficile donc, d'embrasser les contours mêmes de l'édifice. Quant à espérer pouvoir y apporter sa pierre (ou son allumette), mon Dieu, cela semblait impensable !

Cela se doublait d'ailleurs d'un questionnement plus persistant sur ce que peut ou non la japonologie étrangère. Notre discipline écrit en effet en grande partie dans les marges de la japonologie proprement japonaise, en tout cas en littérature classique, et il convient de savoir quoi écrire dans cette marge (je pense que les sciences sociales offrent un paysage bien différent). Ce doute ne me quittait pas non plus même après le dépôt de ma thèse : je me souviens m'être un peu pathétiquement mis en recherche d'exemples de contributions occidentales à la connaissance des

pays d'Extrême-Orient. J'en arrivais ainsi, juste après avoir rendu, à lire mélancoliquement une biographie du linguiste Bernhard Karlgren, auteur de travaux décisifs sur la reconstitution des sons du chinois archaïque. Il m'a toujours semblé qu'il était plus facile de se consoler en trouvant des figures héroïques de la connaissance en dehors de la japonologie, que ce soit chez les anthropologues de terrain ou même chez nos confrères sinologues, qui nous fournissent leur lot de grands orientalistes à l'européenne, au charme légèrement désuet, avec de grands épisodes de l'aventure du savoir. J'en trouve l'image paradigmatique dans la photographie célèbre de Paul Pelliot examinant les manuscrits découverts à Dunhuang au début du siècle dernier. Je retenais d'ailleurs deux choses de ma lecture de la vie héroïque de Karlgren : 1. c'était un esprit supérieur qui avait eu un coup de génie (il s'était intéressé à la phonologie historique du chinois un peu par hasard) ; 2. Karlgren racontait qu'il avait connu Paul Pelliot à Paris et qu'il l'avait vu provoquer en duel à l'épée un individu qui avait osé critiquer son maître Edouard Chavanne. Il allait donc falloir que j'apprenne l'escrime dans le cas où quelqu'un aurait l'idée de parler moins élogieusement qu'il ne faudrait de Jean-Noël Robert et de la hiéroglossie. Vous êtes prévenus.

J'aurais sans doute dû retenir combien Karlgren avait travaillé en étroite collaboration avec les savants chinois comme Zhao Yuanren et combien il s'était inspiré des travaux des savants de l'époque des Qing comme Duan Yucai. Il convient en effet de se représenter la sinologie occidentale, comme sa consœur japonologique d'ailleurs, comme une scène de conversation et non comme une scène de découverte par des savants européens de trésors enfouis, scène dont les populations locales sont exclues. Contrairement à la révolution, elle peut et elle doit être un dîner de gala, dans lequel la part des questionnements des uns et des autres partis est aussi équitablement répartie que possible.

La japonologie, de même, a toujours dû se construire dans l'interstice entre respect de la tradition disciplinaire japonaise et poursuite de questions disciplinaires occidentales. Le japonologue, comme le rappelle Jean-Michel Butel, est toujours déjà « abasourdi par l'abondance du discours indigène » et il a un choix à faire : « Choisisant la plus grande rigueur, il sera savant érudit et, pour les plus ascétiques, nominable à quelque ordre du chrysanthème pour service rendu à la culture japonaise. Se soumettant à l'imposture ethnologique, il lui faudra se résoudre à manier, seul, une question inopportune dans un cadre incongru ». Ce choix est en réalité plutôt une sorte de *continuum*, où nous ne savons exactement d'ailleurs où nous nous situons nous-même. Comme pas mal de gens, j'aimerais être bien Donald Keene et qu'on m'offre des chrysanthèmes, mais une partie de moi soupçonne que je suis tout de même plus proche d'*Obaka-san*, le Français idiot débarqué au Japon dans le roman d'Endô Shûsaku. Je voudrais dire ceci néanmoins, et cela me servira de conclusion : le dilemme qui nous frappe n'a pas à être vécu sur un mode sombre ou triste, il peut créer des incompréhensions, mais aussi apporter des réponses, être un peu idiot et un peu vulnérable est encore la meilleure manière de se rendre approachable et d'entamer une conversation scientifique sur la base de la sincérité et c'est ainsi que peut-être, si nous avons de la chance, des découvertes peuvent naître.

En un mot, il faut imaginer Obaka-san heureux.